

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PEDAGOGIQUE, LITTERAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 16 AVRIL, 1864.

No. 16.

**Méditez votre vocation ; et, le choix de votre état une fois arrêté, allez droit au but ; ne reculez jamais.**

Il est admis généralement qu'un jeune homme qui entre dans une carrière sans y être appelé, sans y être en quelque sorte poussé, entraîné, ne saurait ni faire honneur à sa profession, ni faire du bien à la société, ni retirer grand profit pour lui-même.

Cependant, combien de jeunes gens, par malheur, ne voit-on pas s'aventurer ainsi dans un état, à tout hasard, sans dispositions naturelles, sans vocation enfin !

Aussi, examinez les tristes et déplorables résultats d'une conduite aussi légère, pour ne pas dire aussi coupable :

Tel est aujourd'hui notaire qui, toute sa vie, ne saura copier que des termes banals du genre des suivants : *par devant les notaires publics, etc., dont acte, etc., fait et passé, etc.*

Tel est avocat qui, dans les causes les plus ordinaires et les plus faciles, sera toujours incapable de distinguer le droit du fait.

Tel est médecin qui, quand vous aurez mal à la tête, vous soignera le coccyx.

Tel est instituteur qui ne fera jamais faire de progrès à ses élèves.

En cela, rien de surprenant. Chacune de ces carrières exigerait des talents spéciaux, une vocation particulière, une préparation raisonnée ; mais, comme on s'y jette sans examen approfondi, on s'y traîne péniblement et sans succès.

Il importe donc, avant d'embrasser une telle profession, de bien consulter ses forces et ses talents ; de savoir distinguer ses goûts d'un moment de ses goûts réels et durables ; de connaître parfaitement les ressources de son intelligence.

On l'a dit : chaque état a sa vocation. Le sacerdoce a la sienne, l'enseignement a la sienne. L'homme de génie, c'est celui qui sait le mieux sa vocation ; car la vocation, c'est l'inspiration ; et là où manque l'inspiration, la perfection doit être absente.

Ce n'est pas tout.

Non-seulement il est nécessaire de méditer sa vocation, mais il importe grandement, quand une fois on s'est décidé pour une profession

ou un métier quelconque, de s'y fixer, d'y attacher toute son affection et d'y porter toutes les lumières de son esprit.

Il nous fait peine de le dire, mais la vérité et le devoir nous y engagent : il y a malheureusement un certain nombre d'instituteurs qui ne choisissent l'enseignement que comme un pis-aller, que comme un moyen d'étudier une autre profession, qui devra, suivant eux, leur faire occuper dans la société une place plus haute et plus considérée.

Quelle idée bizarre se sont-ils donc fait des devoirs que leur impose la noble profession de maître d'école ? Croient-ils qu'en agissant ainsi ils correspondent à la sainte mission d'instituteurs de la jeunesse ?

" Leur profession n'est pas assez élevée, disent-ils ! Elle n'est pas non plus assez considérée ! "

Y a-t-il, nous le demandons à tout homme sensé, y a-t-il, après le ministère du prêtre, un ministère plus élevé que celui de l'instituteur ?

Nous n'en connaissons point.

Quant à la déconsidération attachée au titre de maître d'école, nous aimerions à savoir si elle est telle, qu'elle doive décourager les personnes qui se livrent à l'enseignement ?

Pour notre part, nous ne le croyons pas.

Disons-nous toute notre pensée ? Nous ne comprenons point non plus comment un instituteur qui est obligé de faire cinq ou six heures de classe par jour, peut en même temps étudier le droit ou la médecine.

De deux choses l'une : ou il négligera les devoirs de la profession qu'il exerce actuellement, ou il n'étudiera pas suffisamment celle à laquelle il se prépare.

Ces deux résultats sont également déplorables. Dans le premier cas, l'instituteur manque aux engagements qu'il a contractés envers les parents et les enfants ; dans le second, il prépare à la société, dans sa propre personne, un membre incapable, inutile, nuisible peut-être.

" Il y a des circonstances, nous dira-t-on, où la pratique contre laquelle vous vous élevez est très-possible. "

Soit ! Mais vous avouerez au moins que ces cas sont exceptionnels. Or, l'exception n'a jamais détruit, que nous sachions, la valeur

et la puissance de la règle générale.

Il est malheureusement trop vrai qu'il y a bien peu d'avenir dans l'enseignement ; que les Instituteurs sont en général mal rétribués ; qu'ils sont souvent en butte aux persécutions stupides d'une ignorante et inepte autorité scolaire : et c'est bien un peu ce qui doit nous porter à montrer quelque indulgence envers ceux d'entre eux qui reculent devant l'immensité et les nombreuses difficultés de leur tâche ; mais nous en appelons au tribunal de toutes les personnes qui ont tant soit peu étudié la vie et ses tristes conditions : quel métier, quelle profession, quel état enfin n'a pas son mauvais côté ?

Au reste, il serait injuste de ne tenir aucun compte des embarras sans nombre qu'a rencontrés l'établissement de notre système actuel d'instruction publique.

Il fut un temps, on s'en souvient encore, où l'on démolissait les maisons d'école et où l'on chassait l'instituteur comme un être maléfique, bon seulement à dépenser, sans profit pour la commune, l'argent du pauvre peuple.

Ce temps n'est plus.

Il suffit, en effet, de jeter un coup-d'œil sur l'histoire de l'Instruction publique dans le Bas-Canada, pendant les dix dernières années, pour se convaincre qu'il y a eu progrès immense. La race des *éteignoirs* va, par bonheur, *s'éteignant* tous les jours ; et bientôt, espérons-le, on comprendra, entre autres choses, qu'il est souverainement injuste et honteux de donner moins cher à l'homme entre les mains duquel on confie l'avenir de la famille et du pays, qu'à un simple messager ou à un porteur d'eau, — quelque honnêtes, d'ailleurs, que soient ces deux genres de vie.

Il ne faut donc point se décourager ; il ne faut point non plus se laisser agiter par des velléités de changement sans cesse renouvelées ; il ne faut point surtout, par défaut de zèle et par une ambition déplacée, désertir une cause qui n'a besoin, pour triompher, que d'être soutenue par des hommes de cœur, de courage, de dévouement et d'espoir.

Travaillons plutôt, par tous les moyens en notre pouvoir, à améliorer notre sort.

Accomplissons notre mission avec amour et dignité, et n'oublions jamais, aux jours des épreuves et des découragements, ce qu'il y a de grand, de beau, d'utile, de calme, de saint, dans le ministère dont nous sommes revêtus par la loi et notre libre volonté.

### Enseignement de quelques branches d'Instruction.

L'enseignement des différentes branches d'instruction primaire ou secondaire doit être

donné en son temps, c'est-à-dire, ni trop vite ni trop tôt. Un défaut, bien commun chez les Instituteurs et qui provient peut-être de leur zèle, c'est d'enseigner des connaissances prématurées et d'en vouloir donner à la fois une trop grande quantité. Par exemple : on fera épeler un enfant qui ne sait pas encore très-bien toutes les lettres ; on fera passer à la lecture courante, tel autre qui ne sait pas suffisamment épeler ; un enfant ne saura pas bien la numération que déjà il aura fait diverses opérations de calcul ; quelquefois même on n'exigera pas la connaissance parfaite des tables d'addition et de multiplication avant de donner à un élève les problèmes les plus avancés de l'Arithmétique ; en fait de grammaire, l'Instituteur en fera quelquefois étudier la plus grande partie à un enfant qui souvent n'en comprend pas la première page ; enfin, l'on procède ainsi dans les différentes branches d'instruction.

Que pouvons-nous attendre de semblables procédés ? c'est que l'enfant, qui doit être instruit graduellement, en passant du simple au composé, recevra, par ce système, des connaissances confuses, superficielles et même dangereuses, puisqu'un tel enseignement ne saurait qu'égarer l'esprit et tromper l'intelligence. Car, de cette manière d'enseigner beaucoup de choses à la fois, et de ne s'arrêter suffisamment sur aucune, il arrive que, généralement, les élèves n'apprennent rien d'une manière satisfaisante, et qu'ils croient beaucoup savoir, tandis qu'ils ignorent presque tout.

Un maître ne devrait jamais oublier ce principe que : " Pour instruire très-bien, il faut enseigner très-peu à la fois." En enseignement, aussi bien que partout ailleurs, nous pouvons justement appliquer ce proverbe : " Qui trop embrasse mal étreint."

Nous ne doutons pas que la plupart des maîtres admettent le défaut général dont nous venons de parler ; mais ce dont nous doutons, c'est qu'ils veuillent raisonnablement ne plus écouter les motifs plus ou moins erronés qui les y portent, et ne consulter à l'avenir que l'avantage réel de leurs élèves.

Dans le but d'être utile à ces maîtres, nous ferons connaître quelques procédés pour l'enseignement de certaines branches d'instruction, dont une longue pratique nous a constamment donné le résultat le plus satisfaisant.

#### De la Lecture.

Apprendre à lire, c'est apprendre à prononcer les sons et les syllabes dont se composent les mots, à la vue des signes qui les représentent.

Quoi qu'on dise contre notre méthode d'épellation, au profit d'une autre qui pourrait

être plus avantageuse pour l'enseignement de la lecture, nous dirons néanmoins comment on doit l'appliquer au double point de vue de la lecture et de l'orthographe absolue.

D'abord, quels signes, quelles lettres doit-on de préférence faire connaître les premières aux enfants ? Sont-ce les majuscules ou les minuscules ? Je ne crois pas que l'on doive attacher une si grande importance à donner absolument la priorité à l'une de ces deux espèces de lettres, puisque tous les Instituteurs enseignent ces deux espèces avant de passer à l'épellation. Quant au mode d'enseignement des lettres, il faut que les enfants sachent bien les quatre premières lettres avant de passer aux quatre suivantes, et qu'ils sachent très-bien ces huit premières lettres en divers sens avant de voir les autres. Puis l'on procède de la même manière pour le reste des lettres, en faisant toujours répéter celles qui sont déjà sues. On enseigne de la même manière la seconde espèce de lettres. Nous savons, par expérience, qu'il est très-avantageux d'enseigner en même temps que les minuscules les lettres manuscrites, en les comparant aux premières, avec lesquelles elles ont une ressemblance si frappante. En outre, cette connaissance des lettres manuscrites fournit à l'Instituteur un moyen d'occuper utilement les jeunes enfants, en leur faisant écrire sur l'ardoise des lettres semblables, que l'on doit toujours voir inscrites sur le tableau noir. Aussitôt les lettres de l'alphabet bien sues, il faut en rassurer la connaissance par la lecture, pendant quelques jours, des lettres diversement rangées des premières pages du syllabaire. Après quoi commence l'épellation.

Mais voici pour l'Instituteur le moment d'exercer sa patience et de se bien pénétrer du principe de ne pas enseigner trop vite ni trop tôt. Les enfants, qui selon notre méthode apprennent l'épellation par lettres, vont déjà commencer l'étude de l'orthographe ; et ils posséderont plus tard la connaissance plus ou moins parfaite de l'épellation des mots, sans égard aux règles de grammaire, selon que les principes de la lecture auront été pour eux plus ou moins bien suivis. Il arrive quelquefois que des élèves avancés, des maîtres même, connaissent et appliquent bien les règles de la grammaire, tandis que souvent ils pèchent contre l'orthographe usuelle. Nous ne croyons pas que, pour principe de ce défaut, l'on doive accuser autre chose que la mauvaise épellation à laquelle ils ont été soumis, ou le peu de temps qu'ils ont été tenus de suivre une épellation quelconque.

Voici donc comment nous désirons que l'on procède pour enseigner l'épellation.

Les enfants devront bien savoir les 4 premières syllabes des leçons à épeler, avant de passer à 4 autres suivantes qu'ils répéteront, lorsqu'elles seront sues, avec les premières ; puis ils verront successivement le même nombre de syllabes, qu'ils répètent toujours avec les 4 dernières. Pendant tout le temps qu'ils apprendront les syllabes détachées, ces enfants, à qui on aura appris à former les lettres manuscrites, s'occuperont, après la lecture, à écrire sur l'ardoise les mêmes syllabes d'épellation, que l'on devra tous les jours inscrire sur le tableau noir, et de la meilleure écriture possible.

Lorsque l'on sera rendu à l'épellation des mots, il faudra faire épeler plusieurs fois les différentes syllabes de la 1ère ligne avant de passer à la seconde. En épelant les polysyllabes, l'élève ne devra pas prononcer les mots que produirait l'assemblage des différents sons : c'est ce qu'il observera aussi longtemps que son épellation sera le plus souvent incorrecte ou chancelante. Pendant ce temps, après la lecture, les élèves doivent copier sur l'ardoise, plusieurs fois par jour, les mots de la leçon qu'ils ont lue, en les séparant par syllabes, tels qu'ils seront inscrits sur le tableau noir.

Alors on commence à faire connaître les mots que produisent les sons réunis des polysyllabes. Pour se faciliter l'étude de l'assemblage des mots, l'enfant doit, en épelant, répéter la seconde syllabe avec la première, et la troisième avec les deux premières, et ainsi de suite. Sans cette répétition absolue, on ne doit pas s'attendre à des progrès rapides dans l'enseignement de la lecture. De plus, une page de lecture, épelée avec assemblage des syllabes, doit être bien sue avant que l'on passe à la suivante.

Le maître commencera dès ce moment à exiger chaque jour, l'épellation par cœur des mots de la leçon précédente, afin de remplir plus sûrement le but d'une épellation, qui est de donner une lecture assurée et d'enseigner l'orthographe usuelle ou absolue. Mais il ne faudra pas toujours exiger des leçons parfaitement sues, car le maître peu indulgent au début d'une telle étude, découragerait l'élève et lui ferait perdre le goût de s'instruire. Que l'on soit attentif aux premiers efforts de ces jeunes enfants, à leur bonne volonté, et une émulation satisfaisante règnera constamment. Avant que l'élève commence à lire couramment, il faut qu'il sache épeler sans trop d'hésitation une page de lecture prise au hasard.

Alors le maître ne fait épeler le plus souvent qu'une fois les mots d'une phrase dont l'enfant répète plusieurs fois la lecture courante, en continuant ainsi l'épellation et la

lecture courante de toute une page. Avant de passer à la seconde page, on fait répéter la première aussi longtemps qu'il est nécessaire pour en apprendre assez bien la lecture courante. On continue ainsi tant que la lecture courante n'est pas très-bonne, en épelant toujours une fois les leçons avant de les lire.

Dans la classe même la plus avancée, il est bon de faire épeler de temps en temps, et surtout les mots les plus difficiles. Nous trouverions à propos de négliger quelquefois la lecture au profit de l'épellation. Dans ce cas, l'orthographe usuelle gagnerait plus que la lecture n'y perdrait.

Nous terminerons ces procédés pour l'enseignement de la lecture, en engageant vivement les Instituteurs à expérimenter les avantages qu'offrent une épellation prolongée, et la pratique de faire écrire sur l'ardoise le manuscrit qui convient à chaque division : comme des lettres isolées, des syllabes détachées, des mots séparés par syllabes et des mots en assemblage. Si, avec cela, l'on fait lire sur le tableau noir cette même écriture, et si l'on donne pour devoir aux enfants qui épellent, et même à ceux qui ne lisent pas très-bien, de copier tous les jours chez leurs parents quelques lignes, en séparant les syllabes par un trait d'union, nous sommes persuadé que, par cette opération journalière, ils feront des progrès rapides, et qu'ils apprendront à bien épeler, à bien lire et à bien observer l'orthographe usuelle.

Ajoutons que la connaissance ainsi acquise du manuscrit permettra, aux jours d'examen, de présenter aux interrogateurs une excellente matière, qui témoignera de l'attention spéciale du maître pour les jeunes élèves.

#### APPENDICE DES LOCUTIONS VICIEUSES,

##### AVEC LA CORRECTION.

A (à). Le chapeau à Pierre ; dites : le chapeau de Pierre. La fille de César, et non la fille à César.

ABANDON. Je vous fais l'abandon de cette propriété. Il faut dire l'abandonnement de cette propriété. L'abandonnement est un acte forcé ou volontaire par lequel on transporte à un autre la jouissance ou la propriété d'un objet quelconque. L'abandon est le laisser-aller des personnes ou du style pour exprimer cet état où une amante, une actrice, un écrivain se livre au sentiment qui l'entraîne.

ABATTRE. Se laisser abattre nécessite la proposition à. Ma sœur se laisse abattre à la moindre affliction.

ABDOMEN. Prononcez *abdomene*.

ABREGER. On n'abrège pas un prodige, une aventure ; mais on abrège le récit d'un prodige, d'une aventure.

ABIME. On dit communément : *vous abîmez ma robe*. Cette locution est vicieuse, dites : vous salissez ma robe ; vous déchirez ma robe.

ACABIT. Cette pomme est d'une bonne acabit ; dites : d'un bon acabit.

ACCORDER. J'avoue que ces mystères sont au dessus de ma raison, mais je n'accorde pas qu'ils lui soient contraires. (*Accorder*, employé pour *avouer*, *croire*, etc., de vande à être suivi de *que*). Quand la proposition est affirmative il faut mettre *que* avec l'indicatif : *j'accorde que cela est ainsi* ; mais si la proposition est négative il faut mettre *que* avec le subjonctif : *je n'accorde pas que la chose soit ainsi*.

ACCOUTUMER. (à ou de). Je suis accoutumé à partir dès le matin et à courir. Voici la règle : Quand le participe accoutumé est joint au verbe être, il veut la proposition à devant les noms et les verbes ; mais quand il se conjugue avec l'auxiliaire avoir il demande de devant les verbes. exemple : Mondor avait accoutumé de diner deux fois.

ACHEMINER. On achemine une affaire, une entreprise ; c'est-à-dire qu'on la met en état de réussir, un événement peut acheminer la paix ; mais acheminer une lettre, un paquet, ne se dit pas.

ACHETER. J'ai acheté un chapeau et une cocarde et non pas *je me suis acheté* (*S'acheter*, employé au lieu du verbe acheter, est un vrai gasconisme).

ACQUERIR. On ne doit pas dire : il s'est acquis une mauvaise réputation ; mais il s'est fait une mauvaise réputation, *Acquérir* ne se dit que des choses honnêtes, bonnes ou avantageuses. Epousez cette demoiselle ; vous ferez une bonne acquisition.

ADMIRATION. On peut dire : *il est en admiration* ; comme on dit *il est en extase* ; mais sans complément de phrase. On dira plus exactement : Cet illustre voyageur montre partout de l'admiration pour la beauté et la variété de nos spectacles.

A FAIRE. C'est à vous à faire. il faut dire : c'est à vous de faire. On ne doit jamais dans une phrase employer deux fois le même régime, ni deux régimes semblables.

AFFAIRE. J'aime beaucoup les prunes ; en voilà une bonne affaire ; dites *une quantité*.

AFFIQUOT. Dites *affiquet*. C'est un petit bâton creux destiné à recevoir et à fixer une des aiguilles à tricoter.

AGIR. Ma sœur en a bien mal agi avec moi. Il faut dire : ma sœur a mal agi avec moi, ou, ce qui serait mieux : *elle en a bien usé*, mal usé avec moi.

**AGONI.** Locution populaire : Cette femme m'a *agoni* de sottises. On doit dire : m'a accablé de sottises. *Agoniser* est un verbe neutre qui signifie *être à l'agonie*.

**AIGLEDON.** Un couvre-pied *d'aigledon*. Il faut dire *d'édredon*. L'édredon est le duvet de l'*eider*, oiseau du Nord, canard à duvet, oie à duvet.

**AIMER** (*à*). Aimer prend *à* devant les verbes, et signifie alors *prendre plaisir à*. Exemple : votre sœur aime *à rire, à chanter, à danser*. Il aime trop *à ne rien faire* et n'aime pas moins *à boire*.

### De l'origine, de l'avilissement et de la réhabilitation du travail.

Le travail est devenu, dès le lendemain de la création, le partage, la vocation de l'homme.

Le Paganisme, instrument aveugle des desseins de Dieu, accomplissant sa loi sans la comprendre, divisa l'humanité entière en deux catégories bien inégales :

La catégorie des travailleurs ;

La catégorie des non travailleurs.

La première, comprenant l'immense majorité du genre humain, accomplit sa triste destinée dans l'esclavage, au milieu des chaînes, sous les bâtons et les lanières sanglantes, privée des saintes joies et des douceurs ineffables de la qualité et même du nom d'homme.

Réduite, ravalée par des lois abominables, jusqu'à la condition de la bête de somme,

Infinitement plus malheureuse qu'elle, parce que l'esclave a, de plus qu'elle, le sentiment de sa misère future. Malheur à l'esclave qui avait vécu assez long-temps pour permettre à la vieillesse et aux infirmités de faire de lui une chose désormais inutile et seulement coûteuse ; on le jetait en pâture aux poissons, ou on l'envoyait sur un rocher mourir dans les horribles tortures de la faim : c'est ainsi que les Romains récompensaient ses trop longs services.

La catégorie des non travailleurs, c'est-à-dire ceux qui avaient le bonheur de naître et de demeurer libres, riches, puissants ; qui seuls portaient orgueilleusement le nom d'*homme*, exerçait sur le reste de l'humanité l'impitoyable office des maîtres de chiourme.

A toute justice il faut des exécuteurs.

Celle de Dieu avait laissé établir ceux-ci, se réservant de les juger eux-mêmes à son tour.

Enfin leurs excès, et les larmes, et le sang de leurs victimes, crièrent jusqu'à Dieu.

Et Dieu envoya son fils pour y mettre un terme.

Pour réhabiliter le travail et les travailleurs et relever la raison humaine de l'avilissement où le paganisme l'avait plongée.

Le Verbe de Dieu, qui pouvait s'incarner sur le trône ou dans les délices de la puissance et de la richesse, choisit l'humble condition de fils d'un pauvre artisan.

Il ne crut pas déroger à sa divinité en consacrant durant trente années ses mains bénies aux modestes mais utiles travaux de l'atelier.

Et quand il voulut répandre la *bonne nouvelle* de la réhabilitation de l'homme et de celle du travail, ce furent douze pauvres travailleurs qu'il chargea de la proclamer par toute la terre.

Quels meilleurs témoins pouvait-il choisir ?

Depuis ce moment, le travail est devenu chose sainte et noble.

Quoi de plus noble que ce que Dieu même a voulu anoblir de sa main ?

Quel autre genre de noblesse offre de pareils titres ? peut se vanter d'une pareille antiquité ?

Rougir du travail, c'est rougir de ce que le fils de Dieu a honoré.

Rougir du travailleur, c'est rougir du fils de Dieu qui s'est fait travailleur.

Dédaigner le travail manuel pour glorifier exclusivement le travail intellectuel, c'est blâmer le fils de Dieu qui les a glorifiés également en les pratiquant tous deux.

Hommes de l'atelier, hommes des champs, hommes du cabinet, nous sommes tous nobles au même titre, au titre du travail.

Mais *toute noblesse oblige*, et dégénère par l'oubli des vertus qu'elle impose.

Celle du travail n'est pas plus à l'abri que toute autre de cette loi fatale.

Le travailleur qui fuit devant le travail, mérite d'être dégradé comme le chevalier qui fuyait devant l'ennemi ;

Le travailleur qui se laisse envahir par la débauche, mérite d'être dégradé comme le guerrier qui laisse entrer dans la place l'ennemi contre lequel il devait la défendre ;

Le travailleur qui opprime son frère parce qu'il est faible, mérite d'être dégradé comme le baron félon qui opprimait la veuve et l'orphelin.

(J. P. SCHMIT)

### Problème.

*Paul* peut faire un ouvrage en 10 jours : après 4 jours d'ouvrage, on envoie *Pierre* l'aider et, ensemble, ils le complètent en 2 jours. Combien de temps *Pierre* eût-il mis à faire tout l'ouvrage, s'il eût été seul ?

## LE BERGER.

L'hiver touchait à sa fin ; pourtant la neige blanchissait encore la croupe des montagnes ; le givre pendait aux arbres ; les bêtes fauves, maigries par un long jeûne, vaguaient dans les bois déserts et cherchaient une proie. Un pauvre Berger traversait une forêt si longuo qu'il croyait n'en voir jamais le terme. C'était le chemin d'un village où il allait se louer pour la garde des troupeaux. Son bagage était bien léger : sur le dos une besace, avec un gros chiffon de pain bis ; une musette suspendue à l'épaule ; un bâton noueux à la main. Ainsi équipé, notre homme gagne du terrain, sans regarder derrière lui ; car la solitude et le silence l'effrayent ; le murmure du vent dans les branches dépouillées lui paraît le grondement d'une bête féroce ; et le bruit même de ses pas le trouble ; il s'arrête de temps en temps, il écoute si l'ennemi approche.

Il approche, hélas ! et la vision devient une triste réalité. Des hurlements formidables se font entendre à quelque distance ; le malheureux se retourne ; il se voit suivi d'une bande de loups, l'œil en feu, la gueule béante ; pillards à jeun qui étaient en quête d'un repas.

Le Berger se sent défaillir, ses jarrets fléchissent, son bâton lui échappe ; mais une horrible idée traverse son esprit ; il se redresse tout à coup : le péril retrempe son courage. Non, se dit-il, pas de chute, ou je suis mort ; ma grand'mère me l'a dit." Les loups affamés guettent les voyageurs, et le premier qui tombe est dévoré sans miséricorde. Je resterai debout.

Il s'arrête alors, fait face aux loups qui avançaient lentement, comme si leur lâcheté tempérerait leurs appétits voraces, et fait tourner le bâton, sa seule défense. On l'eût pris pour un héros. Les bêtes s'arrêtent aussi, mais ne reculent pas ; leurs yeux sont rouges de sang ; leur langue, que la soif dessèche, pend entre leurs dents aiguës par la faim. Ils règlent leurs pas sur le pas du Berger, et semblent lui dire : " Tu ne marcheras pas toujours. "

Cependant le pauvre se met en route. Ses dents claquent d'effroi, mais la volonté soutient ses forces. Il veut vivre ; il vendra chèrement sa vie, s'il faut mourir. Mais il a compté sans la fatigue. La forêt est si vaste ! il est encore si loin de la plaine ! Ses membres s'engourdissent ; les jambes lui flageolent. Il lui semble que ses pieds s'attachent à la terre. Que fera-t-il en cette extrémité ?

Il s'adosse un instant au tronc d'un arbre. Voilà un moyen de repos ; mais ce repos peut lui être funeste. La bande ennemie est là, toujours là, plus près qu'auparavant. Elle avance de peu à la fois ; mais elle avance, et,

quand elle aura fermé lentement le cercle, c'est le dernier terme : c'est la mort.

Il y eut là un moment terrible. Les loups, immobiles, à vingt pas de l'arbre, tendaient en avant leurs têtes hideuses. Quelquefois ils se regardaient comme des brigands qui se consultent, puis ils fixaient de nouveau leurs yeux rougis sur le pauvre Berger, dont le sang se glaçait dans ses veines.

Le malheureux fit un effort. " Voyons, pensa-t-il, si ces monstres affamés s'adouciront lorsque je les aurai pouris. " Et, sans cesser de les regarder, comme pour les tenir en respect, il tira de sa besace le pain de son déjeuner, et le rompit en petits morceaux, qu'il jeta vivement aux loups avides. O surprise ! ô terre nouvelle ! A chaque morceau, la bande féroce se rapproche, excitée par un commencement de repas. Ils ne sont plus qu'à six pas de distance du Berger, à demi mort de frayeur. Pourtant, ils attendent encore ; mais la provision s'épuise ; bientôt les loups, découvrant leurs dents blanches, témoignent qu'il leur faut une pâture sanglante après ce prélude, qui n'a fait qu'amuser leur faim.

Que devenir ? La fuite est impossible ; les forces manquent. Le bâton noueux frappera bien un de ces animaux voraces ; mais comment se défendra contre une bande entière ? Tout est perdu : il faut mourir. Adieu donc, prairies et bocages ! adieu l'espoir d'une bonne condition à la ferme prochaine ! adieu les pauvres vieux parents qui attendent de leur fils un peu d'aide dans leur misère !

En faisant ces tristes réflexions, notre Berger saisit machinalement sa musette, et l'enfile comme pour en tirer un chant de mort.

Aux premiers sons, les loups dressent l'oreille, s'inquiètent, reculent de quelques pas. Tout à coup ils poussent ensemble un hurlement prolongé. Le musicien joue toujours, et l'écho multiplie les sons. Nouvel émoi parmi les bêtes affamées ; elles se dispersent ; elles courent épouvantées, comme si des animaux plus forts qu'elles les poursuivaient. Notre héros redouble ses fanfares : les loups sont en déroute, la place est libre ; tous ont disparu.

Le Berger essuie la sueur qui coule de son front. Il a peine à comprendre sa victoire, mais il se hâte d'en profiter. Il poursuit sa route avec une assurance presque joyeuse. Peu à peu son front se déide, sa pensée se dilate ; un sourire moqueur vient se placer sur ses lèvres. " Quoi ! dit-il en mettant le pied sur la lisière du bois, rien de ce qui me donnait confiance ne m'a servi, ni le bâton où je mettais ma force, ni le pain qui devait suffire à ces enragés voleurs. Et toi, ma pauvre musette, toi que je croyais bonne seulement à me consoler, tu me sauves ! Allons, la Providence est grande. Elles a ses voies, que nous ne con-

naïssons pas. Je reconnais qu'il ne faut jamais s'abandonner soi-même, et que le bon Dieu tire, quand il le veut, de grands résultats de petits moyens."

### VARIÉTÉS.

**TRAITS HISTORIQUES.**—On raconte que, dans le dernier siècle, où l'impiété était à la mode, un homme d'esprit se trouvait un jour à souper avec quelques prétendus philosophes qui parlaient de Dieu et niaient son existence.—Pour lui, il se taisait.

L'horloge vint à sonner quand on lui demanda son avis. Il se contenta de la leur montrer du doigt, en disant ces deux vers pleins de finesse et de bon sens :

Pour ma part, plus j'y pense et moins je puis songer  
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

On ne dit pas ce que ses amis répondirent.

—On cite encore une parole fort piquante d'une femme d'esprit à un célèbre incrédule de l'école voltairienne. Il avait inutilement tâché de convertir cette dame à son athéisme. Piqué de sa résistance : —Je n'aurais pas cru, dit-il, dans une réunion de gens d'esprit, être le seul à ne pas croire en Dieu.

—Mais vous n'êtes pas le seul, monsieur, lui répliqua la maîtresse du logis ; mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement, ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter.

**ORIGINE DE LA GÉOGRAPHIE.**—L'homme sauvage ne connaît que les forêts où s'étendent ses courses de chasse, la rivière qui fournit à sa pêche, les montagnes qui lui indiquent la route de sa cabane, les pâturages où errent ses troupeaux. Ses voisins lui sont connus par les querelles qu'il a eues avec eux et par les combats qu'il leur a livrés. Tout le reste du monde est pour lui comme s'il n'existait pas. Il est probable que les premières tribus, ou réunions de familles, ne se donnaient à elles-mêmes d'autre nom que celui d'hommes, ni à leur canton d'autre dénomination que celle de terre. Ces deux idées générales, exprimées par des sons différents, firent naître cette multiplicité de noms inconnus, soit de peuples, soit de pays : multiplicité qui embarrasse, et, on peut le dire, qui désespère les savants les plus patients et les plus courageux, dès qu'ils veulent, faire remonter leur recherches aux époques primitives de l'histoire de la Géographie.

Des chasseurs heureux subjuguèrent leurs frères plus faibles ou plus pacifiques : de là les premières petites souverainetés sans doute, elles changeaient de nom avec chaque nouveau

maître que leur donnait le hasard ou la naissance ; ce qui arrive encore en Afrique. Les peuplades qui vivaient de leur pêche ou de leurs troupeaux, durent, les premières, chercher à fixer des limites aux prétentions des tribus voisines ; de là les premiers pays ou cantons, et cette division a dû avoir un peu plus de stabilité et de régularité que la première. L'agriculture acheva de donner une certaine durée aux dénominations des pays, et la politique, devenue conservatrice des premières conquêtes, permit enfin à quelques royaumes de s'agrandir assez pour obtenir une place dans l'histoire, et pour se faire apercevoir comme des points lumineux dans l'immense nuit des siècles.

—Le *Witness* calcule que la population de Montréal dépense \$60,000 par année pour les journaux, en comprenant ceux qui sont publiés en dehors de cette ville. Il croit que la somme totale gagnée par tous les vendeurs de journaux est de \$60 par jour.

D'un autre côté le *Witness* évalue à \$1,500 la dépense quotidienne qui se fait dans les tavernes par l'usage de liqueurs enivrantes, et à \$500 la dépense analogue faite dans les familles ; et il s'écrie : "\$2,000 par jour de dépenses dans un but moins qu'inutile !"

### Pensées et Maximes.

Le but de l'activité humaine : ce n'est pas le plaisir, c'est le devoir.

La devise des honnêtes gens est immuable : "Fais ce que dois, advienne que pourra !"

L'oisiveté conduit à tous les vices.

Le travail opiniâtre vient à bout de tout.

La félicité est la fortune du sage ; et, il n'y a point de félicité sans vertu.

La bonne foi est le lien et l'âme de la société.

La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas.

Les bavardes sont des voleuses de temps et ressemblent à des eruches vides qui sonnent plus que celles qui sont pleines.

Il n'y a rien de si commun dans le monde que l'ignorance et les grands parleurs.

Les sots sont en majorité.

Négliger l'éducation des filles, c'est préparer la honte de sa propre famille, et le malheur des maisons dans lesquelles elle doivent entrer.

On juge de ce que sera une fille dans la maison de son époux, en voyant ce qu'elle est dans celle de ses parents.

La morale du sage est la voix de son cœur.

L'esprit ébauche le bonheur qu'achève la vertu.

Entre gens d'honneur la parole est un contrat.

Les vertus solitaires conduisent à la gloire ; les talents cachés mènent à la fortune.



**LES ANGLAIS PAR LE MONDE.**— Parmi les données intéressantes que l'on peut extraire du rapport officiel publié sur le dernier recensement en Angleterre et du pays de Galles, se trouve un état numérique des Anglais domiciliés à l'étranger. La France est naturellement, en Europe, le pays qui les attire le plus, et tandis que dans le Royaume-Uni la population nes'élève qu'à 13,000,000 âmes, on compte 25,844 Anglais établis en France. Le reste de l'Europe s'en partage à peu près 32,500 dont 7,365 en Allemagne, 5,460 en Italie (y compris Rome), 4,091 en Belgique, 3,879 en Espagne, 3,749 en Russie, 2,360 en Turquie, 2,072 en Portugal.

Pour ce qui concerne l'Asie, on trouve 30 sujets britanniques, 1,072 en Chine, 91 au Japon et 24 à Siam. La population anglaise de l'Inde se monte approximativement à 125,000 âmes, dont 85,000 soldats.

L'Egypte renferme 340 résidents anglais. Enfin, dans l'Amérique du Sud, les deux pays où les sujets britanniques sont en plus grand nombre, le Chili et le Brésil, donnent respectivement asile à 4,153 et 2,838 Anglais. Mais c'est aux Etats-Unis que se trouve le plus grand débouché de la population des trois royaumes. Le recensement effectué dans ce pays en 1860 y accusait la présence de plus de 2 millions 200,000 sujets de sa Majesté britannique, dont 477,455 natifs de l'Angleterre, 108,518 d'Ecosse, 1,611,304 d'Irlande et 249,970 Canadiens.—(*L'Ere Nouvelle.*)

## ALMANACH POLITIQUE.

### AMÉRIQUE.

**Canada.**—Les honorables MM. McDonald, Cartier, McGee, Simpson, Galt et Langevin, ont été réélus par acclamation.

**Etats du Nord.**—L'armée de Grant, sur les bords du Potomac, reçoit chaque jour de grands renforts. On croit qu'avec le retour du printemps les opérations militaires prendront quelque activité.

**Mexique.**—Le *Daily News* de Londres dit que, "vu certaines difficultés qui se sont élevées au sujet de la succession au trône d'Autriche, l'archiduc Maximilien a différé l'acceptation de la Couronne du Mexique." L'acceptation formelle devait avoir lieu le 27 du mois dernier.

### EUROPE.

**Etats-Pontificaux.**—Des avis de Rome constatent que le Pape est si bien rétabli qu'il a pris part aux cérémonies qui ont eu lieu à Rome le jour de Pâques.

**Angleterre.**—Le *Times* assure que M. Glyn a été nommé agent à Londres de l'empereur du Mexique.

Les associations ouvrières de Londres se

préparent à faire à Garibaldi, maintenant en route pour l'Angleterre, la réception la plus cordiale.

On a proposé de conférer à Garibaldi la dignité de citoyen honoraire de la cité de Londres, et de lui donner un banquet à Guildhall.

**Danemark.**—Les Prussiens ont essayé d'enlever Duppel à l'assaut, mais ils ont été repoussés après un combat qui a duré cinq heures.

La conférence sur la question danoise devait avoir lieu à Londres, le 12 de ce mois.

**Autriche.**—Plusieurs journaux de Vienne annoncent que les deux grandes puissances allemandes sont d'accord pour accepter la conférence sans armistice, mais aussi sans la détermination préalable de bases précises pour les négociations qui doivent avoir lieu.

L'Autriche a promis à l'Angleterre de ne pas envoyer de vaisseaux de guerre dans la mer Baltique.

**Prusse.**—Le cabinet de Copenhague a proposé une conférence sur la base des arrangements de 1851-52. Cette proposition a été refusée par la Prusse. Il faudrait donc chercher une autre base à la conférence dans le cas où elle devrait se réunir.

**Allemagne.**—La diète de Francfort a été invitée à prendre part aux conférences sur la question danoise.

**Espagne.**—Le sénat a voté, par 90 voix contre 7, le projet de loi abolissant la réforme constitutionnelle. La *Epoca* dit que le ministre des finances a eu, le 24 dernier, une conférence avec des capitalistes étrangers pour la négociation d'avances considérables au Trésor.

La solution du problème du dernier numéro, par M. F. H., paraîtra infailliblement la semaine prochaine.

### CONDITIONS :

LA SEMAINE paraît régulièrement le dernier jour de chaque semaine.

L'abonnement est d'UNE PIASTRE par année, invariablement payable d'avance.

On s'abonne à Québec, chez M. C. Darveau, imprimeur, Propriétaire-Gérant, côte Lamontagne, No. 8.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé franco au Propriétaire-Gérant.

Tout ce qui a rapport à la rédaction, comme lettres, correspondances, etc., doit être envoyé franc de port, avec cette suscription: "A la Rédaction de *La Semaine*, Québec."